

## La mort annoncée du cours classique

Victor-Lévy Beaulieu, *Oeuvres complètes*, tome 12, *Blanche forcée*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles. 1997, 196 p.

Yolande Villemaire, *Céleste tristesse*, Montréal, l'Hexagone, coll. « La rose des temps », 128 p.

Maxime-Olivier Moutier, *Risible et noir*, Montréal, Triptyque, 1997, 140 p.

Adrien Thério

Numéro 89, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38120ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

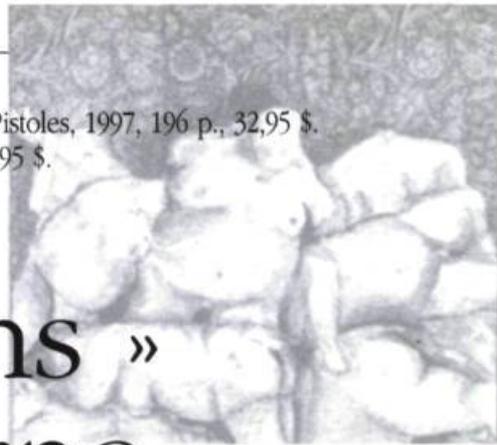
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1998). Compte rendu de [La mort annoncée du cours classique / Victor-Lévy Beaulieu, *Oeuvres complètes*, tome 12, *Blanche forcée*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles. 1997, 196 p. / Yolande Villemaire, *Céleste tristesse*, Montréal, l'Hexagone, coll. « La rose des temps », 128 p. / Maxime-Olivier Moutier, *Risible et noir*, Montréal, Triptyque, 1997, 140 p.] *Lettres québécoises*, (89), 29–30.

Victor-Lévy Beaulieu, *Oeuvres complètes*, tome 12, *Blanche forcée*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997, 196 p., 32,95 \$.  
 Yolande Villemaire, *Céleste tristesse*, Montréal, l'Hexagone, coll. « La rose des temps », 128 p., 14,95 \$.  
 Maxime-Olivier Moutier, *Risible et noir*, Montréal, Triptyque, 1997, 140 p., 17 \$.



# Les « Anciens » et le Moderne

Dans l'espace du pays dessiné par Beaulieu et Villemaire, Moutier s'insinue comme une voix résolument actuelle, dégagée de la métaphore ou des impératifs nationalistes.

RÉCIT  
Frédéric Martin

P OURSUIVANT L'ENTREPRISE DE RÉÉDITION de son œuvre, VLB nous convie ici à une nouvelle lecture de *Blanche forcée*, récit publié voilà plus de vingt ans. C'était donc avant *Race de monde* et *L'héritage*, avant que l'écrivain, rompu à l'écriture industrielle de téléromans, ne se mette à ressembler à une imitation de lui-même. *Blanche forcée* nous permet, en effet, de renouer avec le lyrisme fou et la démesure des (presque) débuts, quand VLB semblait véritablement habité par son monde.

## Un style et une langue

Le narrateur du récit s'appelle Job J Jobin. C'est du moins le nom qu'il se donne. « Comment je m'appelle, ça a pas si tellement d'importance. Mettons Job J Jobin comme mon grand-père, océanologue de profession, c'est-à-dire pas grand-chose au fond [...] ». Job J, personnage récurrent à la manière d'Abel Beauchemin, dérive avec Blanche sur le Saint-Laurent à bord d'une goélette baptisée *La Doris*. Blanche et ses « flux de mots blancs », Blanche la grande passion du narrateur.

*C'est à cause d'elle que j'aime et que je sais plus par quel bout recommencer, ni même l'urgence de, Blanche seulement, même pas important de savoir comment je m'appelle puisque je m'appellerai toujours pareil : Job J Jobin.*

Ce style-là, qui nous saisit d'entrée de jeu, c'est la langue de VLB dans toute sa densité et sa plus belle fougue.

Sur *La Doris* ou dans la Volkswagen, Job J et Blanche traversent le pays, de Gespeg à Matawinie. L'espace du pays — « ce petit pays couvert de neige et de glace huit mois par année, peuplé par les schizophrènes barbares, les ours et les castors de la petitesse du vivre » —, c'est l'espace des amours malaisées, « malcommodes » de Blanche et Job J, deux personnages empêtrés dans leurs fantasmes et leur famille respective.

Plus qu'un voyage, c'est une épopée où se profile continûment l'ombre de Melville que relate le narrateur. D'ailleurs, cet océanologue parcourant le fleuve sur sa goélette n'évoque-t-il pas un nouveau capitaine Achab ?

*Sur la grève deux vieux marins d'eau douce ouvrent les bourroles pour écorcher vif l'anguille. Cinquante pieds de mer, se disent-ils lorsque Job J Jobin passe près d'eux, courant après son souffle ...*

peut-on lire à la toute fin du récit. Encore un peu et on croirait voir Achab entraîné dans les flots par Moby Dick et courant sur la mer, collé au flanc de la baleine pour toute l'éternité.

## Les fleurs de la mémoire

Malgré qu'il constitue aussi une métaphore filée sur le pays, *Blanche forcée* n'en demeure pas moins un récit intemporel, toujours lisible aujourd'hui. En comparaison, le *Céleste tristesse* de Yolande Villemaire, qui parle également du pays, s'inscrit dans une littérature plus datée.

Le livre se compose de près de cinquante fragments très brefs. Le projet de l'auteure consiste ici à interroger la mémoire et l'identité, à retracer, au moyen de ces courts textes, les principales étapes du parcours du Québec depuis ses débuts. Les fleurs, et plus particulièrement les roses, servent de leitmotiv métaphorique au récit, cette analogie étant motivée par notre devise qui dit : « Je me souviens que je suis né sous le lys et que je crois sous la rose. »

Yolande Villemaire interpelle les « reines en robe de pierre » inamovibles sur leur socle dans le jardin du Luxembourg : « Dites-moi, reines de France qui bavardez dans mon dos, ne comprenez-vous pas la céleste tristesse de vos arrière-petits-enfants d'Amérique ? » L'âme collective est triste, en effet, d'être la proie du mal identitaire, peut-être même d'avoir été dépossédée d'une identité cependant toujours chancelante puisqu'elle s'est construite sur des colonisations successives.

Le récit, qui s'alimente à un riche réseau intertextuel (de Dante à Proust en passant par les Aquin, Brossard, Laferrière, Nelligan, Michel Tremblay...), s'apparente à une incantation, et parfois à un lamento. Tout du long, l'auteure déplorera cette absence de mémoire, ce refus



Victor-Lévy  
Beaulieu



Yolande  
Villemaire



d'intégrer sa propre Histoire qui, apparemment, caractérisent le peuple québécois. Air connu, qui a fait les beaux jours de la littérature québécoise des années soixante-dix. Mais pourquoi donc nous est-il seriné par ces écrivains qui passent leur temps à Paris ? Car c'est effectivement de la Ville lumière — avec visites au jardin du Luxembourg et au café de Flore — que Yolande Villemaire écrit ces textes.

Au moins l'un d'entre eux devrait être inclus dans le programme officiel du PQ. M<sup>me</sup> Villemaire y dit :

*La transmutation alchimique de notre céleste tristesse est la responsabilité de chacun, chacune d'entre nous qui doit souffrir dans son corps les tourments d'une âme collective en train d'accoucher d'un projet de civilisation qui n'impliquera pas seulement les Québécois qu'on dit de souche, mais tous ceux et celles qui viendront, des douze branches de la rose des temps, pour répondre à l'appel du futur.*

À ce point-là, ça n'est plus de la littérature, c'est de la propagande !

## La vie sans fard

Maxime-Olivier Moutier n'appartient pas encore, lui, à la classe des souverainistes lyriques. Souhaitons seulement que ses livres ne la rallient jamais !

Moutier est un jeune « intervenant psychosocial » et a publié chez Triptyque, en 1995, *Potence Machine*. Les vingt-deux récits brefs qui composent *Risible et noir* s'inscrivent un peu dans la lignée de ce premier livre. Mais sans doute l'écrivain a-t-il aujourd'hui peaufiné sa manière, bien qu'on sente toujours chez lui une urgence, un désir flagrant de prendre des risques.

Moutier restitue ici quelques morceaux d'une existence généralement montréalaise. Une femme, Marie-Hélène, en constitue jusqu'à un certain point le pivot. Elle vient de quitter le narrateur.

*Elle va prier pour qu'il y ait une conscription sur le territoire montréalais et pour que je sois appelé à faire la guerre contre les Ontariens. Une vraie guerre, avec de la torture et des enfants embrochés. Une guerre d'où je serais certain de ne pas revenir.*

*Risible et noir* est truffé de considérations sur les relations entre hommes et femmes, et d'histoires d'amour peu orthodoxes. Ainsi, dans « La pute et l'autobus », le narrateur est fasciné par une jeune prostituée à qui il a payé une fellation, un matin d'hiver. Par la suite, il se mit à la guetter, puis un jour, il ne la revit plus, elle avait disparu.

*Peut-être, aussi, qu'elle s'est fait tuer [...]. En tout cas, moi, je ne sais rien. Je ne l'ai pas enterrée dans la cour, derrière la niche du chien, après l'avoir assommée d'un grand coup de pelle. Moi, je n'ai rien fait de tout ça.*

Les hommes, les femmes, les mères, les pauvres sont décrits ici de façon assez cynique. Ces personnages somme toute ordinaires et leurs bribes d'existence étriquée ne présentent pas, de prime abord, grand intérêt. Le ton, le style, le regard de Maxime-Olivier Moutier font toute la différence. L'écrivain traque le réel sans aucun souci de rectitude politique. *Risible et noir* est un livre cru, mais extrêmement réjouissant.



# PAS PIRE • CATASTROPHE(S)



© Marc Paulin

## France Daigle

Pas pire  
roman

**P**artant ici d'un tableau de Bruegel, là d'une médaille de saint Christophe, d'un salon de billard ou des interstices de la langue acadienne, France Daigle dépeint avec finesse et originalité les égarements drolatiques d'une agoraphobe coincée entre la rivière de son enfance et les méandres de la vie d'artiste. *Pas pire*, un roman tendre et rare.

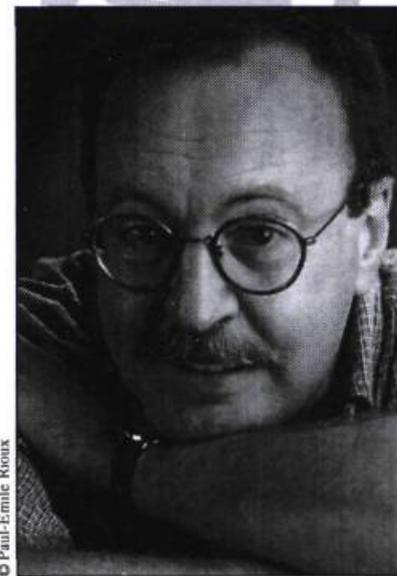
2-7600-0344-2, 172 p., 19,95 \$

## Rino Morin Rossignol

Catastrophe(s)  
roman

**V**oici l'histoire du gars piteux et de ses effets inouis sur la destinée du genre humain. Ainsi débute ce roman fou, ce conte virtuel, ce récit éclaté qui nous entraîne aux confins d'un univers où le burlesque, l'incongru et l'absurde rivalisent de réalisme et de vérité. *Catastrophe(s)*, un grand éclat de rire de Rino Morin Rossignol !

2-7600-0347-7, 162 p., 18,95 \$



© Paul-Émile Rioux

◆ C.P. 885, Moncton, (N.-B.), E1C 8N8 ◆ Tél. 506.857.8490 ◆ Téléc. 506.855.3130 ◆ edacadie@nbnet.nb.ca ◆

édition  
d'Acadie